

LA NON-VIOLENCE

Présentation : Beaucoup de personnes le connaissent déjà maintenant par sa parole ou par ses écrits. Pour les personnes qui ne le connaissent pas encore, je vais résumer brièvement.

Au cours d'un premier voyage qu'il fit aux Indes, il fut disciple de Gandhi. Durant un second voyage, il parcourut les routes en compagnie de Vinôbâ pour le Boudhâne ou le don de la terre pour les paysans pauvres. Rentré en Europe, il fonda la communauté de l'Arche en France, communauté rurale, artisanale, œcuménique, dont il est le patriarche, et aussi le pèlerin quand il vient en tournée visiter les nombreux amis qu'il a maintenant un peu partout dans le monde.

Ce soir, il nous parlera de la non-violence. Cette chose simple et belle comme toute vérité, mais aussi très controversée comme toute chose nécessaire et un peu difficile à accepter. Alors, il nous dira ce qu'elle est, ce qu'elle n'est pas, et aussi, ce qu'elle pourrait réaliser dans notre monde qui en a tant besoin.

Avant de lui donner la parole, je vous rappelle que dans l'entrée, vous trouverez la documentation relative au sujet qui va être développé ce soir et aussi ses principaux écrits. Vous aurez aussi la faculté de nous laisser vos noms et adresses en vue de tout contact ultérieur que vous pourriez souhaiter. À la fin de la conférence, Lanza répondra volontiers à vos questions et vous pourrez aussi lui poser des questions par écrit. Quelques amis circuleront dans la salle pour recueillir vos demandes. Merci.

Mes chers amis, nous allons tâcher de partir de définitions fermes et simples et claires.

Dans *Le pèlerinage aux sources*, j'ai dit que la non-violence ne se distinguait en rien de la charité chrétienne. Dans une réflexion ultérieure, j'ai pensé que plutôt, elle se rattachait à la justice et au respect. Et, finalement, je suis revenu à la première définition avec quelques nuances. Je l'ai définie comme le plus bas degré de charité et comme le plus haut degré de charité.

Nous allons commencer par parler de justice. Et **faut-il définir la justice ?** Tout le monde sait ce que c'est. C'est simple comme deux et deux font quatre. Pour que deux et deux fassent quatre, il faut qu'un soit égal à un. N'est-ce pas ?

Donc, nous pourrions dire que la justice c'est **l'exactitude mathématique en actes**. Nous pourrions dire que la justice, c'est la façon correcte de traiter les autres en tant qu'autres. Moi je suis moi, toi tu es toi. Et ceci est à moi et ceci est à toi. Et, à partir de là, nous allons nous entendre et ne pas nous opposer, car la diversité est une des richesses de la création, une forme de la générosité du Créateur et **Dieu créa en séparant**. Il sépara les eaux d'en haut des eaux d'en bas. Il sépara les espèces. Il sépara la lumière des ténèbres. Donc, il y a quelque chose de bon dans la séparation, pourvu que cette séparation ne devienne pas déchirement et combat, ce qu'elle devient plus ou moins fatalement.

Mais la justice, c'est la façon de traiter comme il faut la séparation.

Pour traiter correctement les autres en tant qu'autres, il faut savoir se traiter soi-même en tant qu'autre. Et **pour être juste avec les autres, il faut être ajusté au-dedans.**

La justice extérieure doit se compléter ou doit commencer par la justice intérieure. Celui qui acquiert la justice intérieure, c'est le juste, c'est le sage, c'est celui dont les Psaumes font l'éloge et que les chants les plus sublimes de l'Église exaltent. Le juste est comme un rosier. Le juste est comme un palmier. Le juste est comme un platane planté à la rive des eaux. Vous voyez toutes ces comparaisons végétales. Le juste germera comme un lys et il fleurira pour toujours devant l'Éternel.

Donc, à l'exactitude mathématique, nous pourrions ajouter une exactitude musicale. **Exactitude mathématique et musicale en actes.** Voilà la justice. Et vous savez que tous les hommes ont besoin de justice et tous les hommes ont besoin de se sentir justes. Ce n'est pas seulement une exigence de la raison, c'est aussi une question d'équilibre vital. Et ce qui rend inutiles les définitions de la justice c'est que le dernier des derniers, le plus injuste des injustes, en butte à la justice, démontre parfaitement, par sa réaction, qu'il sait ce qu'est la justice.

Sur la justice se fondent la paix, l'harmonie, c'est ce que tout le monde sait, n'est-ce pas. Et l'injustice et la violence sont liées et doivent l'être, oui.

Maintenant, si nous observons précisément la violence et si nous examinons les conflits humains, nous remarquerons que **les conflits sont fondés sur l'esprit de justice.** Vous n'avez jamais assisté à une querelle où on se contentât de taper. On tape et on parle, on parle et on s'explique, on parle et on crie. Tout le monde parle et personne n'écoute.

Mais vous, si vous écoutez, qu'est-ce que vous entendez ? Ceci : « J'ai absolument raison, et celui-ci ou celle-là : hou ! » Des deux côtés.

Et qu'il s'agisse de deux bonnes femmes qui font ça à coups de balais devant leur porte ou de deux nations qui, avec des moyens différents et pires, font ça, eh bien le discours est toujours le même. « Nous, nous défendons nos droits, nous avons raison, nous sommes les défenseurs de la justice, de la liberté et de la civilisation chrétienne, pourquoi non... »

Et naturellement, plus nous défendons la justice, et plus seront justifiées toutes les atrocités que nous commettrons. Tous les mensonges que nous proférerons seront appuyés sur cette conviction que nous avons raison. Il ne faut pas croire que ce soient simplement des masques et des formes d'hypocrisie, des mensonges qui font honneur à la vérité, non. Ce sont des choses que l'on croit et la preuve qu'on y croit, il n'y a pas de meilleure preuve qu'on y croit, c'est qu'on est prêt à se faire tuer et quelle meilleure preuve de bonne foi ?

Donc, vous voyez que cette justice sur laquelle nous fondons la paix, eh bien, nous pouvons tout aussi bien fonder dessus la guerre. Y a-t-il donc deux justices ? Oui. Il y a la bonne justice et l'autre.

La bonne justice, c'est celle dont j'ai parlé d'abord. Celle qui commence par la sagesse et qui continue dans la sagesse. Et l'autre, l'autre, eh bien...

La bonne justice, je dirais que c'est l'échange des biens. Je reçois un bien et je n'aurai de paix que si je trouve un moyen de le rendre. Si je ne peux pas le rendre, eh bien, je le

rendrai en pensées, je le rendrai en reconnaissance, je le rendrai comme je pourrai. J'attendrai mon moment pour le rendre.

C'est ainsi que la justice porte une balance. Dans un plateau de la balance, si je mets un bien, il faut que dans l'autre plateau de la balance, je mette un bien, n'est-ce pas ?

Et où commence **l'autre justice** ? C'est avec le même calcul et la même exactitude dans les calculs, du moins l'effort d'arriver à la même exactitude, de dire : si dans le premier plateau, je mets un mal, qu'est-ce que je mets dans l'autre plateau ? Eh bien, dans l'autre plateau, je vais mettre un mal et ainsi, l'un va être le châtiment de l'autre, la réparation de l'autre, la compensation de l'autre. Je vais effacer un mal par un autre mal parce que, en bonne mathématique, n'est-ce pas, un plus un, ça fait zéro, n'est-ce pas ? C'est évident. Eh bien non, ça fait deux...

Alors, nous allons entrer dans une sorte de mathématique psychopathique, mais universellement psychopathique. Nous allons entrer dans une espèce de système de calcul tel qu'on en fait dans les mauvais rêves.

À l'école, nos maîtres, sévères mais justes, nous enseignaient qu'il ne faut pas multiplier les carottes par les choux. Et jamais, ils ne nous ont posé un problème comme dix choux plus quatre pommes, combien cela fait-il de couteaux ? Mais puisque vous savez calculer, vous avez appris ça et vous n'avez pas oublié depuis, alors je peux vous poser des problèmes tels qu'il s'en présente tous les jours devant la justice des hommes. Une vitrine brisée, un jambon arraché, un coup de poing dans l'estomac du charcutier survenu, combien cela fait-il de mois de prison, n'est-ce pas ? Voilà, on fait des calculs comme ça. Et il n'y a qu'à faire des additions et puis....

Et il y a des gens dont le métier consiste à distribuer ainsi des milliers d'années de prison, couper des cous, etc. Voici un bonhomme qui en a tué un autre – heu, un bonhomme, un mauvais homme, attention, un très mauvais homme, il en a tué un autre. Qu'est-ce que nous allons lui faire ? Eh bien, on va lui couper le cou, et voilà.

Et ça fera combien de morts ? Un plus un, combien ça fait ? Et combien d'assassins ?

Ah, oui, mais s'il en a tué deux ou trois, trois ou quatre, quatre ou cinq, six ou sept, comment est-ce que nous allons faire ?

Il ne faut pas s'embarrasser de ces choses-là, nous sommes pleins d'ingéniosité, nous sommes de bons calculateurs, alors on peut inventer : on peut le bouillir à petit feu, on peut le brûler à grand feu, on peut l'enterrer vivant, on peut l'attacher à des crochets, on peut lui ôter la peau, enfin, on peut faire des choses merveilleuses sans aucune méchanceté, tout cela est fait par des gens honnêtes, prudents, avec l'acquiescement, avec la satisfaction de tous les honnêtes gens. Oui oui.

Et quand éclate une guerre, eh bien, c'est le même principe. Voici, je dirais que c'est l'exaltation suprême de l'esprit de justice. Voici quarante millions de juges qui condamnent comme criminels quarante millions de criminels, qui sont à leur tour les juges de leurs juges et on passe aux exécutions entrecroisées, afin que triomphe le droit du plus fort, n'est-ce pas.

Voilà où va la justice des hommes. Alors vraiment, peut-être faut-il passer à l'autre planche de salut, la justice...

Bon, **parlons d'amour**, ce sera plus gai, parce que l'amour, nous l'aimons. L'amour, c'est la vie. C'est plus que la vie, c'est l'essence de la vie, c'est la source de la vie, c'est la suprême espérance du bonheur.

Mais si nous aimons l'amour, et nous devons l'aimer, alors, nous devons haïr la haine, mais est-ce que les deux ne sont pas liés ?

Voilà ce que nous devrions nous demander Et en nous observant un peu, nous allons remarquer qu'ils le sont. La première idée qui nous vient, quand nous parlons d'amour, c'est l'amour de l'homme pour la femme, de la femme pour l'homme, celui dont nous sommes tous nés. Et évidemment, quand on aime cette jolie personne à cause de ses petits yeux comme ça, de ses petites boucles comme ça, de cette plume dans sa nuque, on a pour cette jeune personne des sentiments extrêmement tendres. Ça, c'est le côté positif.

Mais quel sentiment aurait-on à l'égard d'une personne qui la déteste, qui lui veut du mal ? Je le hais intensément ! Et il y en a un autre, là, qui ne la hait pas, il dit même qu'il l'aime, et moi, je vous confesse que je suis si méchant que je n'ai aucun bon sentiment pour celui-là. Je le hais intensément, de toute l'intensité de mon amour, et je le tuerais si... Mais s'il venait à cette gracieuse créature, si elle avait le mauvais goût de trouver bon que ce malotru l'aimât, hou, mais alors, je vais la haïr et je vais la...

Ça fait trois cadavres pour un seul amour ! J'en peux ajouter un en me tuant moi-même, comme dans les meilleurs romans. Vous vous rappelez, Roméo et Juliette, ce gracieux amour entre adolescents. Je crois qu'elle a quinze ans, la petite. Ah, c'est charmant, le balcon, c'est délicieux. Et sur quel monceau de cadavres tombe le rideau. Et depuis l'histoire de Troie la grande et de la belle Hélène et de Méléna, hélas. L'histoire est connue.

Alors, disons, **autant d'amour, autant de haine**. Et peut-être quatre fois plus. Et c'est une règle naturelle aussi bien démontrée que la chute des corps lourds. Ça se calcule.

C'est comme un corps exposé à la lumière. L'amour, c'est la lumière. Si ma face est exposée à la lumière, mon dos est dans l'ombre. Et peut-être je prolonge une ombre sur le sol, deux, trois, quatre, cinq, six fois plus grande que moi.

Ainsi vous voyez que la justice d'un côté, que l'amour de l'autre... Mais, il n'y a pas seulement ces amours, disons, furieuses, passionnées, admirables et dangereuses.

Il y a des amours plus rassurantes, plus paisibles, plus morales aussi. Le bon amour des bonnes petites familles. Et on s'aime bien et on se tient ensemble et on se réunit et on forme un petit nid très tiède, et autour de ce petit nid d'amour, il y a quatre murs.

Et de l'autre côté des murs, qu'y a-t-il ? Eh bien, il y a les autres. Et les autres, eh bien, qu'ils se débrouillent. Ce n'est pas mon affaire. Je ne dis pas : il faut qu'il y en ait... [Certes], il faut qu'il y en ait, puisque c'est là que je vais faire mes chasses et je rapporte à la maison de quoi donner à manger à mes petits. Mais par ailleurs, les autres me sont à peu près comme les pavés de la rue, utiles, mais sans plus.

Et plus j'ai d'affection pour les miens, plus j'ai d'indifférence pour les autres. Les autres, d'abord, il ne faut pas qu'il y en ait trop. Combien il y a de monde [ici], m'écriai-je, indigné !

Et puis, il ne faut pas qu'ils viennent trop près, il ne faut pas qu'ils me marchent sur les pieds. Et puis, même, il ne faut pas qu'ils me regardent, et puis il ne faut pas non plus qu'ils ne me regardent pas. Mais qu'est-ce qu'il a, celui-là, à me regarder ? Et puis, il ne faut pas qu'ils se trouvent là quand je suis pressé, n'est-ce pas, parce que...

[C'est] une indifférence très superficielle, et vous savez que l'indifférence tue plus de gens que la haine, parce que la haine est un sentiment puissant, ardent, brûlant, passionné, mais fatiguant, et puis personnel et puis aigu, mais fatiguant. Quand j'ai beaucoup haï quelqu'un, je me fatigue, c'est fini, je n'y pense plus, c'est fini, une vieille affaire.

Tandis que l'indifférence, pour des millions de milliards de gens pendant les siècles des siècles, ça ne me fatigue pas du tout. Ça me laisse très tranquille. J'apprends qu'en Afrique, en Asie, il y a des gens qui meurent de faim, qu'il y a des massacres, mais ça ne m'empêche pas de déjeuner, de souper, de dormir. Un simple mal de dents, me disait un de mes amis, me fait plus de mal que la mort de dix mille Chinois. Il disait ça sans se dissimuler l'horrible constatation. Mais ça, c'est...

Donc, ici, **revers d'affection, revers d'indifférence**. Et de même que nous avons vu dans le premier cas, que la haine, que le revers de haine peut se renverser sur l'objet de l'amour, de même, l'indifférence pourrait se renverser sur l'objet de notre affection.

Parce qu'il se pourrait bien que notre chère famille, eh bien, nous y allions avec des sentiments tellement tièdes qu'ils ne se distinguent pas beaucoup des autres. Mais enfin, tout ça, c'est des sentiments personnels et donc, nous sommes là dans le roman, dans les chansons, dans les petites choses de tous les jours. Mais il y a aussi des grandes amours multitudinaires et viriles. Il y a le viril, l'héroïque amour du bandit pour sa bande, celui qui est prêt à se faire tuer, torturer pour ne pas vendre ses camarades. Quel plus grand amour que de déposer sa vie pour ceux qu'on aime ? Et puis, vous n'ignorez pas qu'il y a des bandes qui ont des millions de bandits, avec pour chef de bande, un dictateur, un général, un roi, un empereur...

Et ici, il y a ceci de particulier que si, dans les deux premiers cas il y a amour et son revers, dans ce cas-ci, **l'amour est à l'envers et la haine à l'endroit** :

Parce que si vous prenez par exemple l'amour de la patrie, eh bien, elle ne vous oblige à l'amour d'aucun compatriote. Mais elle nous oblige d'une façon très précise à haïr et à tuer, si nous pouvons, tous les ennemis de la patrie. Vous y êtes ?

D'ailleurs, pour vous en faire la preuve, il n'y a qu'à laisser les compatriotes ensemble en temps de paix et voir comme ils se mangent le nez l'un à l'autre en toute tranquillité de conscience.

Tandis que surgit l'ennemi à l'horizon, et alors, c'est l'union sacrée, ce que savent tous les gouvernements. Ce pourquoi, il faut toujours avoir un ennemi et si on n'en a pas, on en invente un. Sans quoi tout croulerait. Pourquoi ? Parce que la haine est à l'endroit et l'amour à l'envers. Voilà.

Et alors, vous voyez comment nous retournons à peu près au même résultat auquel nous sommes arrivés du côté de la justice. Les deux vont converger dans la violence et dans le sang. Dans la lutte, dans les conflits et dans le sang.

Mais que ferons-nous pour que[s'accordent] justice et amour, qui sont nos planches de salut, nos issues ? Comment ? Je dirais en ôtant à chacune d'elles ce qu'elles ont de commun avec leurs contraires.

Qu'est-ce que l'amour a de commun avec son contraire, la haine ? Qu'est-ce que la justice a de commun avec son contraire, l'injustice ? LA VIOLENCE.

Et comment allons-nous ôter à la justice la violence ? Comment allons-nous combattre la justice violente et la violence légitime ? Comment allons-nous ôter à l'amour son revers de haine ? Existe-t-il un amour sans revers de haine ?

Tout à l'heure, nous parlions d'un corps qui reçoit la lumière et qui donne de l'ombre. Y a-t-il des corps qui ne donnent pas d'ombres ? Oui, il y a des cristaux, des pierres précieuses qui reçoivent la lumière et qui projettent la lumière. Existe-t-il un amour cristallin et précieux ? Oui, qui s'appelle CHARITÉ.

Comment définirons-nous la charité ? **Amour sans revers de haine et sans tare d'indifférence.**

Et la justice ? La justice qui porte la balance dans une main, la main gauche et, dans la main droite, l'épée pour le combat. Est-ce que nous allons lui ôter son épée ? Non, nous allons lui garder son épée mais, nous allons la diriger à d'autres coupes. L'épée veut dire la combativité, veut dire la bravoure, veut dire le courage, veut dire la lutte.

Commençons cette fois par la charité. Qu'est-ce que la charité ? L'amour du prochain. C'est simple. Tout à fait simple. Mais, qui est mon prochain ? C'est tout à fait simple : celui qui se trouve là.

Vous n'avez jamais bien regardé en face le prochain. Est-ce que vous avez remarqué qu'il n'a pas un joli visage, le prochain, il a plutôt ce qu'on appelle vulgairement, une sale tête ? Il est grisâtre, il est pauvre, il boit, il est sûrement coupable. Il est certainement dangereux, il n'est pas de notre monde !

Ce prochain-là, non, non... Moi, j'aime les gens que j'aime, j'aime les gens qui sont intelligents, brillants, glorieux, agréables, aimables, quoi. Oui, tout le monde fait ça. Mais alors, comment éviteras-tu le revers de haine ? Et la tare d'indifférence ?

Celui-là, c'est le prochain à l'état pur.

Mais je vous ferai remarquer que ce n'est pas, dans la Bible comme dans l'Évangile, ce n'est pas le commandement suprême qui contient toute la loi et tous les prophètes, ça ne se réduit pas à ça. Il y en a deux. Et puis nous allons voir qu'il y en a trois, de ces commandements considérés comme suprêmes.

Et le premier est celui-ci : « **Tu aimeras ton Dieu** de tout ton cœur, de toute ton intelligence, de toutes tes forces et de toute ton âme ».

Et le second, semblable au premier : « **Tu aimeras ton prochain** comme toi-même ».

Ce qui veut dire, **tu t'aimeras toi-même**. Ce qui fait trois commandements. Ces commandements sont liés. Ils ne sont pas seulement semblables par comparaison poétique. Ils sont liés logiquement. Et nous allons voir comment.

D'abord, **analysons un peu cette triple définition de l'amour de Dieu.**

De tout mon cœur, je t'aime **de tout mon cœur**, le cœur est fait pour aimer, l'intelligence est faite pour comprendre, les yeux sont faits pour voir, donc, je t'aime avec mon cœur, c'est tout à fait normal. Mais attention, il y a le « tout mon cœur ».

Il ne s'agit pas simplement de réserver à Dieu un petit coin pour le dimanche matin, un petit coin bien discret, c'est déjà quelque chose, mais enfin, ce n'est pas ça qui est le premier de tous les commandements. Alors, « avec tout ». Alors qu'est-ce qui reste pour les autres ? Ah, s'il ne restait absolument rien pour les autres, alors, il n'y aurait pas de second commandement, mais, il y en a un second, semblable à celui-ci et lié à celui-ci eh bien, c'est le prochain.

Comment se fait-il ? Comment cette liaison se fait ?

« De tout ton cœur. **De toute ton intelligence** ». Aimer avec l'intelligence. Qu'est-ce que l'intelligence aime ? La vérité ! Avec passion. Être éclairé, comprendre, découvrir, contempler. C'est une joie dont on ne se fatigue jamais, la seule dont on ne se fatigue jamais.

« Le Paradis » de Dante, vous avez lu « le Paradis » de Dante ? Non, vous n'avez pas lu « Le Paradis » de Dante, vous avez lu « l'Enfer » peut-être ... Mais qu'est-ce que le paradis de Dante ? C'est le lieu où l'on comprend tout.

Dans l'Enfer, on voit des gens noués dans leurs passions, dans leurs fureurs ou dans leurs bassesses, aveugles, avec leurs caractères marqués pour l'éternité.

Dans le Purgatoire, on les voit tels qu'ils furent dans l'histoire, et puis comme le contraire de ce qu'ils furent parce qu'ils sont en transformation.

Et quand on monte par les degrés du Paradis, on rencontre des personnages qui ont réponse à tout. On leur pose des questions et ils vous illuminent selon la doctrine qu'ils ont professée et qui a fait d'eux des saints, des prophètes.

Cette joie d'aimer : si nous aimons Dieu, c'est parce que Dieu c'est l'Être, c'est **la Vérité** et, à travers Lui, toute vérité. C'est non seulement la vérité que nous pensons, mais la vérité vivante qui nous pense.

« **De toutes tes forces** ». Vous les mamans, si vous avez un bébé, vous ne vous êtes pas assises devant lui en lui disant « je t'aime », mais c'est tout ce que vous faites, non ? Vous ferez quelque chose. Si j'aime quelqu'un, je fais quelque chose pour ce quelqu'un.

« Tu aimeras de toutes tes forces ». Tu prouveras ton amour en faisant quelque chose pour celui ou celle que tu aimes. Nous savons tous trouver quelque chose à faire pour ceux que nous aimons. Qu'est-ce que nous faisons pour l'amour de Dieu ?

« **De toute ton âme** ». L'âme, c'est **l'unité vivante**. L'âme, c'est **Dieu en nous**. Et aimer Dieu de toute notre âme, c'est aimer Dieu avec Dieu, avec le Dieu qui est en nous. Faire rejoindre le semblable au semblable. Nous aimons Dieu avec toute notre âme et nous nous aimons nous-même dans notre âme.

« **Et le prochain comme toi-même** », et comme tu aimes Dieu et dans la mesure où tu aimes Dieu. Parce que, tout à l'heure, je regardais le prochain, je regardais le clochard sur le

banc avec son litron dans sa poche, de son gros paletot noir, et je ne trouvais en moi aucun sentiment, aucun ressort, rien qui me le fît aimer. Tout était, pour moi, repoussant.

Qu'est-ce qui justifie cet amour ? D'abord, cet amour n'est pas un sentiment. Si c'était un sentiment, ça ne pourrait pas faire l'effet d'un commandement. Mais ce genre d'amour qui va à l'encontre de tous nos instincts et de tous nos goûts est d'abord **un effort de notre volonté**. Nous voulons le bien.

C'est une vertu, et voyez les définitions comme elles sont belles : **une vertu « théologique », c'est-à-dire découlant de la connaissance de Dieu**. Parce que je dois aimer cet homme comme étant comme tous les hommes à l'image et ressemblance de Dieu.

Comment, à l'image et ressemblance de Dieu ? Mais Dieu, c'est toute la beauté, c'est toute la puissance, c'est toute la gloire, et lui, et celui-là et ceux-là tous... L'image et ressemblance de Dieu dans celui-là ne se voit plus, elle s'est perdue, elle se perd. Et si je vais à lui, c'est pour la sauver.

Je suis comme celui qui marche le long d'une rivière et voit dans les eaux grises quelque chose, un bras, un bras humain. Qui est-ce, je n'en sais rien, homme, femme, bon, méchant, intelligent, stupide, coupable, innocent, proche, lointain, ça m'est égal. Je me jette à l'eau, je le tire de là. Les autres considérations, on les considérera plus tard. Que fais-je, sinon quelque chose de naturel.

Dans cet infirme, ce mourant que j'ai aidé, si, au dernier moment, je vois dans ses yeux apparaître et briller l'image du Seigneur, ça y est, j'ai ma récompense. Voilà ce qu'est la charité et la justice.

Et par rapport à la charité, comment se place la non-violence ? Je disais : **le plus bas degré de charité, c'est le respect**.

Le respect est un mot qui se rattache à « aspect ». Ça rattache au regard, comme d'ailleurs « égard ». C'est le fait de regarder plus loin que les apparences, regarder ce que représente celui que j'ai devant moi.

Donc, si j'ai ce regard qui perce les apparences, devant tout être humain, je dois voir, savoir que l'image et ressemblance est présente et cela mérite toute considération. Je ne peux pas lui porter atteinte, il est mon semblable. Et manquer de respect à son égard, c'est manquer de respect à mon égard, et de dignité.

Et de quelque façon qu'il se présente, et quoi qu'il fasse, ce respect en tant que respect de l'homme, doit subsister. Donc, il doit subsister dans tout conflit.

Tel est **le plus haut degré de charité**. Nous avons vu combien il est difficile d'aimer le prochain, le simple prochain, celui qu'on rencontre, quel qu'il soit, beau ou laid, riche ou pauvre, plaisant ou non, et, le plus souvent déplaisant, ou en tout cas, étranger.

Mais il y a parmi les prochains un plus difficile à aimer que tous les autres, qui ? Mais, l'ennemi ! Et on a dit « vous aimerez vos ennemis ». Est-ce que c'est un bruit dans la bouche ? Est-ce que ça a un sens ? Vous savez ce que c'est qu'aimer ? Et l'ennemi, vous savez ce que c'est ? Et qui c'est ? Oui, justement lui, celui-là. Et je dois l'aimer ? Comment je vais faire ça ? Celui qui m'a offensé, celui qui a tué mon frère, celui qui a envahi mon pays, celui qui... Je vais lui faire des petits sourires, je vais lui envoyer des baisers, je vais lui envoyer des petits

cadeaux, un petit paquet de chocolat, une petite fleur ? Je t'aime, je t'aime ? Viens ici que je t'embrasse... Je vais rêver de lui, comme le fiancé à la fiancée ? Aimer veut dire : je veux son bien.

Mais quel bien est-ce que je peux lui vouloir ? Lui ôter son mal et sa haine et son injustice, comment est-ce que je vais faire ça ?

Pour que j'y arrive, à faire ça, il faut que je me persuade, car c'est une vérité disons presque de foi, que la justice est en lui comme en moi, parce qu'il est un homme comme moi, mais ça ne se voit pas. Comme tout à l'heure, on ne voyait pas l'image de Dieu dans le pauvre. Mais, c'est. C'est et nous allons le prouver. Notre lutte le prouvera.

Ma manière d'aimer mon ennemi, ce sera de le combattre. C'est un très brave amour, un très rude amour. Et le but de mon combat sera de prouver qu'il est beaucoup moins méchant qu'il ne semble. Je me persuade que s'il agit si mal, **c'est qu'il se sent justifié**. L'homme a tellement besoin de justice que s'il n'a pas la justice, il a la justification ou il l'invente. Mais, généralement, elle est tout inventée. Il se la répète jusqu'à ce qu'il y croie. Et, naturellement, il est fort tenté d'y croire.

Ce que je dois garder à l'esprit, c'est que c'est un homme. Vous me direz : évidemment que c'est un homme... Mais c'est évident quand on est assis, et qu'il n'y a pas de conflit. Alors, c'est tout à fait évident. Mais ce qui doit être évident c'est que ça reste évident dans tous les conflits et à tous les moments du conflit. Car nous serons à tout moment, tentés de voir dans notre ennemi la brute, le démon, le...

Eh bien non, c'est un homme. C'est un homme, et s'il oublie de l'être, eh bien, il faut le lui rappeler.

Alors, quels moyens, quelles sont les attitudes possibles devant un conflit ? Je peux tâcher de rester neutre, surtout si ce n'est pas moi qu'on attaque, car on a toujours assez de courage pour supporter les maux d'autrui. Alors je n'ai rien vu, je suis ami de tout le monde, je ne juge personne, je me défile tranquillement, je détourne la tête dignement, philosophiquement. Ça, c'est une première attitude.

Une seconde, c'est d'entrer dans la bataille et de rendre bravement coup pour coup et deux pour un si je peux.

Ou bien encore, de tourner les talons et de prendre la fuite, ce qui, dans toute l'humanité, dans toute l'histoire et dans toute la nature, est aussi une forme de lutte. Et l'autre court derrière, et....

Ou bien encore, de tomber à genoux et de lever les mains et puis d'invoquer la clémence d'Auguste, faire l'éloge du grand vainqueur et me mettre à son service, capituler. Alors, **quatre manières de se comporter en cas de conflit**.

Alors, en voyez-vous une cinquième ?

La cinquième, c'est la non-violence, laquelle exclut également les quatre autres, également les quatre autres. Non pas seulement la bagarre, mais la bagarre, la neutralité, la fuite et la capitulation. Vous me suivez ?

Oui, je vous suis et c'est très beau, mais je suis très embarrassé, parce que si je ne dois ni combattre, ni ne pas combattre, eh bien alors, qu'est-ce que je fais ?

Je pourrais consulter le manuel, un petit ouvrage qui se trouve un peu partout, c'est assez répandu, vous pouvez vous le procurer facilement, ça s'appelle l'évangile, vous connaissez ? Et qu'est-ce que dit l'évangile sur le châtement des scélérats, sur la défense légitime, etc. ? Sur toutes les bonnes morales justes, légales, raisons de trucider le prochain ?

« Si on te frappe sur une joue, tu tends l'autre. Si on t'arrache ton manteau, tu donnes aussi la tunique. Et si on te force à faire cent pas, tu en fais deux cents. »

Alors, ça, c'est clair, c'est très clair, n'est-ce pas, c'est tellement clair que je suis persuadé que tous ceux qui sont parmi vous sont des chrétiens, font ça, et ne font jamais autrement, n'est-ce pas ? C'est évident, sans quoi vous ne pouvez pas vous dire chrétiens, ce n'est pas moi qui vous le dis, c'est Jésus-Christ. Si vous dites Seigneur, Seigneur, et vous ne faites pas ce que je vous dis, alors, je ne vous connais pas !

Alors, vous, vous faites ça bien entendu, mais, il y a un tas de païens qui ne comprennent pas ce que vous voulez faire, alors, ces pauvres païens qui ne sont pas dans le secret des choses, qui n'ont pas été bien instruits, il faut leur expliquer, ils pourraient croire que vous avez un goût particulier à attraper deux gifles au lieu d'une.

Eh bien, je fais ça pourquoi ? Je fais ça parce qu'en faisant ça, j'évite les quatre attitudes dont nous avons parlé.

Je ne fuis pas, au contraire, je me présente.

Je ne réponds pas aux coups par des coups, au contraire, j'en réclame.

Je ne capitule pas du tout, je reste la tête haute et je vais mettre mon adversaire devant lui-même. Je vais lui servir de miroir. Il va se voir gesticuler en moi. Je vais le forcer à se juger lui-même. Il me donne la première gifle et naturellement, il s'attend à ce que je la lui rende. Il a besoin que je la lui rende.

Son esprit de justice abonde, son esprit de justice, aussitôt qu'il a donné la gifle injuste, voudrait bien dire : oui, mais, c'est peut-être trop, j'ai peut-être... Cette voix, il l'étouffe, naturellement. [Mais] si vous lui rendez sa gifle, cette voix ne parlera jamais plus : vous avez signé le pacte de lutte, et désormais qui gagnera ? Le plus fort.

Ce n'est pas la peine d'être le plus juste. **Le droit du plus fort n'a rien à faire avec la justice.** C'est même le contraire.

Non seulement je ne la lui rends pas, mais je le force, car force il y a, à recommencer. Ah, il est content, il m'a donné la gifle et il tourne les talons et s'en va. Hé, Monsieur, ne partez pas, vous avez oublié quelque chose, mais quoi ? Que j'ai deux joues ! Revenez ici.

Et accrochez-vous à lui et forcez-le. Ah, vous pourrez en attraper une seconde, une troisième et dix. « Et après, c'est tout ? C'est tout ce que vous savez faire ? »

Vous connaissez la lutte japonaise ? Un petit japonais, là, avec un gros, fort, gonflé, rouge, furieux. Il ne va pas lui... non, non, non, pas le repousser. Au contraire, il va le tirer dans le sens où l'autre se précipite. Tirer.

Ainsi je ne vais pas lui rendre sa gifle, je vais le tirer. Et le gros, rouge, avec toute sa fureur, tout son poids et toute sa force, va s'écraser par terre, ou bien alors, va se retenir, c'est-à-dire, lutter contre lui-même.

Il faut arriver à ce que l'adversaire se dise : « Mais qu'est-ce que je fais ? Ça ne va pas. Où je me suis enferré ? Je me suis engagé ? Je suis tombé dans le piège ? Comment en sortir ? » Voilà.

Vous savez très bien que toutes les luttes ne sont pas de affaires de gifles et de coups de pieds. Mais cette règle simple est à appliquer, à transposer dans toutes les luttes. Mettre en relief, l'homme qui se trouve forcé de reconnaître devant lui-même qu'il a tort ne continue pas la lutte. Devant lui-même, attention ! Il ne s'agit pas de lui faire la morale, de lui expliquer qu'il a tort. Et surtout de l'injurier, comme font tous les violents.

Je vous en prie, mes chers amis, je vous en prie, tenez-vous bien et taisez-vous. Tous les violents accompagnent toujours leurs luttes avec des injures.

L'adversaire, ils veulent le mettre en-dessous de tout. Ils cherchent peut-être dans sa vie passée quelque scandale caché et s'ils le découvrent, ah, quelle merveille, quel plaisir, comment ils vont étaler ça !

Au contraire, demandons-nous: cet homme qui se conduit de cette façon, est-ce qu'il n'a pas fait ou dit quelque chose de vrai, de généreux, de beau, de bon dans sa vie ?

Vous le découvrirez. Parlez-en et il vous écouterait. Toutes vos accusations, il ne les écouterait pas. Il répondra toujours : « Et toi ? ». Et il aura toujours raison. Parce que toi aussi, tu n'es pas un ange. Parce que toi aussi, tu as quelque part des torts, même dans cette lutte-là, tu as quelque part des torts.

Et, comme premier pas, tu devrais savoir quelle est ta part de torts et le dire. On vous dit : « Ne va pas dire à ton frère : je vais ôter la paille qui est dans ton œil. Hypocrite, tu vois la paille qui est dans l'œil de ton frère et tu ne vois pas la poutre qui est dans le tien ».

On peut aller plus loin. S'il y a une poutre dans l'œil de l'adversaire et une paille dans ton œil, ôte d'abord la paille de ton œil, sans quoi ton adversaire ne verra jamais la poutre qui est dans le sien.

Alors, commencez par vous débarrasser de toutes les accusations qu'on peut vous faire en vous accusant vous-mêmes et en offrant réparation, en vous accusant vous-mêmes au lieu d'accuser l'adversaire.

Si vous accusez l'adversaire, comme je vous ai dit, il ne vous écouterait pas. Si vous vous accusez vous-même, il vous écoute. Il vous écoute et il est tout de suite enclin, disposé à retourner sur lui-même, du moins, vous ne l'empêchez pas de retourner sur lui-même.

Toute votre lutte doit être là, arriver à toucher, **arriver à allumer la conscience** et une fois la conscience allumée, une fois que l'adversaire commence à être ébranlé dans ses justifications, eh bien, le reste s'en suit. La force des armes n'a aucune importance, l'équilibre des forces n'a aucune importance.

Pour finir, je pourrais donner un exemple très simple dans lequel tout le reste est résumé.

Je le prends dans la Bible et précisément, dans la vie de David, le prophète, le saint roi. Le prophète, le saint roi avait pris la femme d'un de ses soldats et puis, il avait envoyé ce brave se faire tuer et la fille était jolie et tout allait pour le mieux. Jusqu'au jour où le prophète monte dans la chambre du roi et lui expose un cas lamentable dont il est témoin, il vient lui demander de s'en remettre à la justice royale. – « Voilà, dit-il, je connais un pauvre homme qui avait pour toute fortune une brebis qu'il aimait. Son riche voisin s'en est emparé pour un de ses festins et, non content de la lui ravir, il l'a attirée dans un piège et lui a ôté la vie. » – « Oh, s'écrie le roi, quel est ce scélérat, quel est cet infâme ? Amenez-le-nous, qu'on lui fasse un procès, qu'on fasse un exemple ! » – « Le prophète, ce scélérat, c'est toi ! » Touché, le roi se couvre de cendres, bat sa coulpe et chante ces hymnes que nous chantons encore ou qu'on chantait hier. Vous voyez : l'esprit de justice en tout homme. Vous voyez cet assassin, cet adultère, comme il juge bien, comme il juge juste cet injuste. Et il jette son verdict et sa condamnation en l'air. Le prophète n'a qu'à le mettre dessous. Elle lui tombe dessus. L'évidence se fait d'un seul coup.

J'ajoute une chose. C'est que cette action se résume en une parole, mais cette parole engage. Parler ainsi au roi, c'est dangereux. Aussi bien le prophète que le roi savent que le roi peut supprimer le prophète. C'est ce qui donne toute la valeur au geste ou à cette parole. **Fais de cette parole un acte, et un acte qui touche.**

Mais on n'a pas toujours devant soi des scélérats de l'espèce du roi David. Alors j'irai chercher l'extrême contraire, j'irai, pendant cette guerre, à un camp de concentration, à un prisonnier de guerre.

Il y a le travail forcé, il y a le froid, il y a la faim, et après la journée de travail, il y a le retour au baraquement, où la brute bottée trouve toujours moyen de tirer le nez à l'un, tirer la barbe à l'autre, donner un coup de pied dans le ventre au troisième, et chacun se demande à qui ce sera le tour cette fois. Jusqu'au jour où l'un d'eux se présente devant la brute et lui dit : « Puisque vous devez toujours taper sur quelqu'un, je demande que ce soit moi ce soir ». Réponse : « Très intelligent, ce petit Français, alors, tu vas me dire combien de coups de pieds dans ton derrière, je vais te donner ? » L'autre se retourne et il fait quelques pas et il dit : « Je laisse ça à votre conscience. Vous m'en donnerez autant que vous croyez que j'en mérite ». Réponse : « Ma conscience, ma conscience, j'ai pas de conscience ! ». « Si, vous avez une conscience et la preuve, c'est que vous ne m'avez pas encore frappé et que vous ne me frapperez pas ce soir ». Et il se retourne, et il voit que l'homme, le gardien avait changé de couleur, ses lèvres tremblaient. Jamais on ne lui avait parlé de cette façon. Peut-être parce que jamais on ne lui avait parlé de cette façon, il était devenu la brute qu'il était. À partir de ce jour-là, il n'a plus frappé personne.

Paix, Force et Joie à vous.

